

## Compte rendu

---

« *Euphemism & Dysphemism. Language Used as Shield and Weapon.* Keith Allan and Kate Burridge, 1991, Oxford University Press. »

Danielle Forget

*Revue québécoise de linguistique*, vol. 21, n° 1, 1991, p. 173-178.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/602728ar>

DOI: 10.7202/602728ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

**EUPHEMISM & DYSPEMISM.  
LANGUAGE USED AS SHIELD AND WEAPON.**

Keith Allan and Kate Burridge, 1991, Oxford University Press.

**Danielle Forget**

Qui ne possède pas dans son bagage de figures de style, l'euphémisme, figure d'atténuation par excellence, selon la rhétorique renouvelée de Perelman? Par contre, le «dysphémisme» est un terme peu usité; il constitue un néologisme, proposé par Keith Allan et Kate Burridge dans *Euphemism & Dysphemism*, où la jonction euphémisme-dysphémisme circonscrit bien le sujet du livre.

Dans cette étude, les auteurs se proposent de rendre compte, comme ils le soulignent dans la préface, «de la façon dont on parle, dans différents contextes, des parties du corps, des fonctions de l'organisme, du sexe, de la luxure, du reproche, de la colère, de la haine, de la maladie, de la mort, de la peur et de Dieu.» Ils opèrent une sélection des domaines à étudier en fonction de leur richesse en matière d'euphémismes et aussi, une sélection des langues, différents dialectes de l'anglais et du hollandais, liée aux intérêts de recherche des auteurs. Plaisamment introduit, le sujet est vite consolidé par des assises théoriques et méthodologiques: l'entreprise des auteurs se veut non pas sociologique ou psychologique mais prioritairement linguistique; à ce titre, ils entendent rendre compte de l'usage euphémique de la langue en dressant une classification des différents types d'euphémisme, accompagnée de remarques historiques sur leur origine, leur évolution, et faire l'analyse des raisons de leur utilisation. Les échanges verbaux sont régis par des conventions que Grice (1975) a appelé le principe de coopération, assorti de maximes conversationnelles. Ces normes font elles-mêmes appel à des conventions sociales d'interaction selon lesquelles on doit épargner à son interlocuteur la confrontation, le face-à-face (Goffman, 1972).

L'euphémisme est défini comme «an alternative to a dispreferred expression, in order to avoid possible loss of face; either one's own face or, through giving offense, that of the audience, or of some third party» (p. 11). Le dysphémisme

prend place par référence et par contraste avec l'euphémisme: «A dysphemism is an expression with connotations that are offensive either about the denotatum or to the audience, or both, and it is substituted for a neutral or euphemistic expression for just that reason» (p. 26). Plusieurs procédés sont à l'oeuvre, dont les principaux sont l'emploi d'expressions figurées, les substitutions, les ellipses totales ou partielles («je dois aller» pour «je dois aller à la toilette»), les périphrases («un attentat sexuel» pour un «viol»), etc. Du point de vue sémantique, le rapport de substitution peut faire intervenir la partie pour le tout, le général pour le spécifique, ou reposer sur des figures ou procédés comme l'hyperbole, la litote, l'emprunt, le recours au vocabulaire technique, ou populaire. Le dysphémisme reposerait sur les mêmes stratégies mais afficherait néanmoins des particularités: la relation de la partie pour le tout est privilégiée alors que dans l'euphémisme, c'est le général pour le spécifique qui l'est; contrairement à l'euphémisme qui opère une différence entre la litote et l'hyperbole, cette différence est neutralisée avec le dysphémisme («T'es rien qu'un petit menteur» et «Tête de linotte!»). Mais le choix des stratégies n'est-il pas directement explicable à partir de la définition que donnent les auteurs de chacun des termes de cette paire? Plus un terme est général plus son extension est large, ce qui rend l'atténuation possible dans le cas de l'euphémisme: le terme particulier peut être évité car il entre en concurrence avec d'autres. Le premier chapitre est déterminant car il pose cette distinction, de même que les éléments théoriques qui permettent aux auteurs d'analyser le phénomène. Le statut distinctif accordé à l'euphémisme et au dysphémisme demanderait à être précisé, même s'il est renforcé de façon figurative par le sous-titre du livre «la langue utilisée comme arme et bouclier».

La connotation positive ou négative attachée aux noms propres devient source potentielle de dysphémisme: «C'est un petit Hitler.» Le nom propre est vu comme un objet appartenant à l'individu, et semble de ce fait véhiculer avec lui des caractéristiques de celui qui le porte. On évite ainsi, dans certains contextes, de prononcer le nom de Dieu ou celui du diable, par crainte de le faire venir. Les choix de formes d'adresse sont aussi considérés par les auteurs comme une pratique euphémique parce qu'ils mettent en jeu des contraintes réglant un usage approprié: les règles de politesse. S'y rattachent, certaines expressions à éviter dans des activités comme la chasse, la pêche pour ne pas attirer le mauvais sort. Et on pense immédiatement au fameux «bonne chance», banni dans le milieu du théâtre.

Les chapitres trois et quatre sont consacrés à des domaines fortement exploités par les euphémismes: les effluves corporels, l'acte sexuel et parties du corps taboues. Les raisons qui sont à l'origine du tabou sont de deux ordres: la procréation et l'expulsion par le corps de déchets. C'est lorsqu'ils sont mis en rapport avec ces deux thèmes, que les parties génitales et l'acte sexuel seront entachés de tabous. Les auteurs montrent bien que les valeurs positives ou négatives qui se surimposent à certains termes, sont directement imputables à des comportements culturels; ainsi, la méfiance à l'égard de l'étranger fait de «French gout» l'expression dysphémistique pour «syphilis». L'évolution tend à faire que l'euphémisme, apparaissant à l'origine en tant qu'expression ( «le contraceptif oral» ou «la pilule contraceptive»), acquiert une forme réduite au fur et à mesure de sa popularité ( «la pilule»), ce que soulignent les auteurs en établissant un rapprochement qui ne manque pas d'humour: «Recently, however, the phrase 'the pill' has all signs of narrowing to this sense alone: its definite article gives it comparable identifiability to 'the Pope'» (p. 89). Les termes alternatifs proviennent:

- d'associations conceptuelles et perceptuelles entre denotata
- d'associations sémantiques entre termes appartenent à des champs sémantiques similaires
- de similarités phonétiques et morphologiques
- de rapprochements historiques

Étant donné la pression sociale liée au tabou, défier ce dernier procure un effet cathartique que l'on retrouve dans l'insulte. Elle recourt ainsi aux domaines déjà identifiés, comme la manipulation des formes d'adresse, la sélection d'une caractéristique de l'individu pour l'humilier, l'emploi d'un ton ou de marques de distanciation qui s'avèrent négatives dans un certain contexte. Ce domaine donne lieu aussi, à ce que les auteurs appellent l'euphémisme dysphémistique ou le quasi-euphémisme, qui opère un renversement des attentes mentionnées ci-dessus: l'utilisation d'une expression normalement réservée à la confrontation devient taquinerie, bienveillance («mon gros loup»).

Les euphémismes concernant la mort sont parmi les plus anciens; les «si jamais quelque chose m'arrive...» se retrouvent en grec ancien et en latin. Les auteurs expliquent sa longévité par la subtilité des moyens mis en oeuvre, utilisant le plus souvent des formes d'implicite révélées par la violation des maximes de Grice. Les euphémismes nous munissent en quelque sorte d'une couche protectrice contre

certaines réalités et la violence verbale qui résulterait en les abordant explicitement. À l'époque du Moyen Âge, particulièrement en Hollande, la mort était cependant abordée plus crûment que de nos jours. Masquer la maladie, la mort sont des entreprises même sanctionnées professionnellement, dans les cas des «maisons funéraires» par exemple. Selon les auteurs, plusieurs des tabous étudiés, comme celui entourant les émissions corporelles, sont en fait à rattacher à la crainte de la mort: ils rappellent la vulnérabilité et la condition éphémère de l'homme. Ce tabou déterminant entourant la mort, abordé dans le chapitre 6, trouve des échos dans la conception de la maladie, détaillée au chapitre 7: de la tuberculose au cancer en passant par les maladies mentales et, plus récemment, le sida, l'euphémisme constitue autant une tactique d'atténuation par respect des autres qu'une façon de conjurer le mauvais sort.

Dans une tentative de distinguer jargon, style et X-phémismes, les auteurs montrent la contiguïté de ces notions. Celui qui affiche un jargon, comme les Français en matière culinaire ou tout autre forme langagière «spécialisée», peut être considéré par ceux qui se sentent exclus comme usant de dysphémismes.

L'organisation des chapitres du livre se veut explicite, chacun présentant à la fin un résumé. Seuls le chapitre 9, retraçant les marques de l'euphémisme dans l'art et le chapitre 10, servant de conclusion, n'en comportent pas. Suit un glossaire des termes utilisés dans le domaine linguistique, ce qui confirme sinon l'intention vulgarisante, du moins le désir de clarté des auteurs. Ce livre est admirablement structuré.

L'arsenal d'euphémismes qui nous est servi dans ce livre tient souvent à une utilisation particulière de tel ou tel dialecte de l'anglais, du hollandais; l'absence de compétence tant linguistique que culturelle peut en gêner la lecture et empêcher d'apprécier les effets des euphémismes en question. Ce risque de décrochage momentané peut cependant être senti comme une pause bienfaisante, car un lecteur, même académique, n'est pas à l'abri des effets indigestes des X-phémismes, ce qui renforce (confirme) d'une certaine façon le propos du livre.

Impressionnant, donc, par la collection d'exemples que les auteurs soumettent à notre attention, le livre réalise des rapprochements entre l'aspect linguistique et culturel à travers des thèmes comme la mort, la maladie, le sexe, etc., qui ne manqueront pas d'intéresser tant l'anthropologue, le sociologue, l'historien que le linguiste. En ayant recours aux métaphores de la vie quotidienne comme stratégies

pour éviter le face à face avec l'interlocuteur, cette étude situe d'emblée l'euphémisme comme une pratique langagière et non un simple procédé de substitution lexicale. Si par cette dimension, l'ouvrage se démarque des propos tenus sur l'euphémisme par les prédécesseurs, on peut toutefois déplorer que le choix de cette orientation ne soit pas davantage expliqué. Qu'en est-il du rôle du contexte énonciatif et culturel, et non seulement de l'intention du locuteur mais de l'effet perçu par l'interlocuteur? L'euphémisme, souligne Vossius (1577-1649), constitue une figure dérivée de l'ironie, mais qui, par contraste avec celle-ci, ne met pas en balance des termes nécessairement contraires mais différents. L'euphémisme, on le voit, a été traditionnellement perçu comme une figure impliquant des items lexicaux. On aurait souhaité que les auteurs se situent par rapport à la tradition rhétorique; cela les aurait sans doute amené à tracer plus précisément les limites de l'expression euphémique. Si l'on se fie à la démarche des auteurs, l'euphémisme ne se limite pas à l'item lexical et concerne tout autant des énonciations; il en serait ainsi de l'emploi du vouvoiement, qui, par ses conditions d'emploi, suppose une distanciation. Mais le choix d'une forme au conditionnel en français peut laisser entendre que l'on ne peut affirmer directement la vérité d'un fait, l'impératif peut être senti comme un abus d'autorité: cela suffit-il pour en faire des constructions à valeur, respectivement, d'euphémisme ou de dysphémisme? Toute forme d'allusion ou d'implicite, par sa nature même qui est d'éviter de dire x, pourrait alors être qualifié d'euphémisme. Ces questions, on aurait souhaité que les auteurs puissent les soulever à défaut de pouvoir y répondre, d'autant plus qu'ils ont insisté sur l'orientation résolument linguistique et non uniquement anthropologique ou sociologique de leur entreprise.

Cela dit, l'ouvrage de Keith Allan et Kate Burridge mérite une attention toute particulière par sa qualité d'écriture, son organisation. Il possède une envergure peu commune sur le plan du corpus utilisé et ouvre des perspectives intéressantes sur les études linguistiques à la jonction d'autres disciplines. Sur le plan des idées, le lecteur découvrira un point de vue renouvelé sur certains systèmes de valeurs que les tabous confinent dans l'ombre.

*Danièle Forget*  
*Université d'Ottawa*

### Références

- Goffman, Erving (1972) «On face-work: an analysis of ritual elements in social interaction» dans Laver, John and Sandy Hutcheson eds., *Communication in Face to face interaction*, Penguin, Harmondsworth.
- Grice, H. Paul (1975) «Logic and conversation» dans Cole, P. and J. Morgan eds., *Syntax and semantics*, vol. 3, New-York, Academic Press.
- Document sur Gérard-Jean Vossius, «Rhétorique de l'ironie», *Poétique*, n° 36, novembre 1978, pp. 495-508.